

ITINÉRAIRES DE DÉCOUVERTES

LA VIA DOMITIA

DÉCOUVERTE D'UNE VOIE ANTIQUE DES PYRÉNÉES AUX ALPES

TEXTE **PIERRE A. CLÉMENT** PRÉFACE **MARC DUMAS**



Sommaire

Préface - 7

La Via Domitia dans l'Histoire - 10

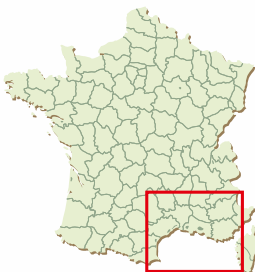
Les voies romaines - 12

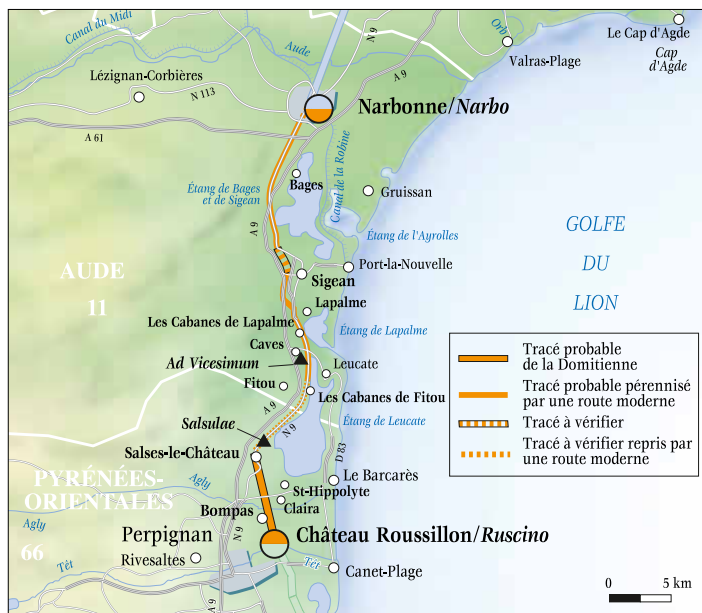
La légende d'Héraklès - 16

La Via et les historiens - 22

Les itinéraires - 28

1. De Caldas de Malavella à Panissars - 31
2. De Panissars à Château-Roussillon - 36
3. De Château-Roussillon à Narbonne - 42
4. De Narbonne à Béziers - 46
5. De Béziers à Saint-Thibéry - 52
6. De Saint-Thibéry à *Forum Domitii* - 55
7. De *Forum Domitii* à Castelnau-le-Lez - 60
8. De Castelnau-le-Lez à *Ambrussum* - 63
9. D'*Ambrussum* à Nîmes - 68
10. De Nîmes à *Ernaginum* - 74
11. D'*Ernaginum* à Cavaillon - 81
12. De Cavaillon à Apt - 88
13. D'Apt à Sisteron - 93
14. De Sisteron à Embrun - 102
15. D'Embrun à Mont-Genèvre - 107
16. De Mont-Genèvre à Suse - 111





De Château-Roussillon à Narbonne

Après avoir franchi la Têt, la *Via Domitia* conservait une orientation sud-nord. De petits tronçons en sont repérables dans la plaine de la Salanque au lieu-dit Bougariou-Alt, un kilomètre à l'est de Bompas. On a retrouvé, en 1990, les piles et les culées du petit pont grâce auquel elle enjambait un fossé de drainage. Par contre, on n'a jamais encore découvert les vestiges de l'ouvrage d'art qui permettait de passer l'Agly. Il est vrai que ce fleuve est aussi fantasque que la Têt et le Ter dans ses crues et dans ses divagations.

Ensuite, la Domitienne est pérennisée par un chemin vicinal rectiligne sur une longueur de 7 kilomètres. Après avoir longé Salses, elle disparaît sous le ballast du chemin de fer au moment où elle pivote de 45° vers l'est. A partir de la source de Fontdame où l'on localise le site de *Salsulis* mentionné dans l'itinéraire d'Antonin, la *Via Domitia* a servi d'assise à la N 9. On arrive ainsi au défilé du Malpas où dans une bande de 500 mètres de large entre le massif des Corbières et l'étang de Leucate doivent cohabiter la route,

l'autoroute, le chemin de fer et la ligne TGV.

Ce goulot d'étranglement où le trafic est très facile à contrôler a servi, depuis au moins deux millénaires, à fixer la frontière : probablement entre les Sordones et les Elysiques, puis entre les *civitates* de *Ruscino* et de *Narbo*, ensuite entre les diocèses d'Elne et de Narbonne, plus tard entre l'Espagne et la France et de nos jours entre les départements des Pyrénées-Orientales et de l'Aude.

La voie romaine ne s'extirpe de ces entrelacs qu'au niveau des Cabanes-de-Fitou, mais 2 kilomètres après elle est phagocytée à nouveau jusqu'à hauteur de Roquefort-des-Corbières par l'emprise de la N 9. C'est sur ce tracé commun à la Domitienne et à la N 9, à mi-chemin entre les Cabanes-de-Fitou et Caves, que l'on a découvert en 1949 un milliaire dédié à Domitius Ahenobarbus, *imperator*. Il était réemployé dans un pont en ruine qui franchissait le rieu de la Treille, au pied de l'oppidum préromain de Pech-Maho. L'indication de distance, XX (milles), permet de localiser, non loin de là, la station d'**Ad Vicesimum** de l'itinéraire d'Antonin. Il s'agit de la plus vieille borne milliaire identifiée dans l'ancienne Gaule.

Entre Roquefort et Narbonne, il est là aussi inutile de chercher des vestiges de la chaussée romaine. La Domitienne a été récupérée par les intendants qui en ont fait le Chemin royal. Celui-ci a été repris par l'autoroute A 9 jusqu'à la sortie Sigean.



Plaine du Roussillon, voie domitienne et tramage hérité du cadastre romain.

Photo Alain Peyre

Après Villefalese et le franchissement de la Berre, la N 9 prend le relais et utilise le tracé de la *Via Domitia* jusqu'au giratoire de la Croix du Sud.

En traversant le village de Prat-de-Cest, il faut se souvenir que nous sommes à VI milles de **Narbonne**, un milliaire *Ad Sextum* ayant donné Cest.

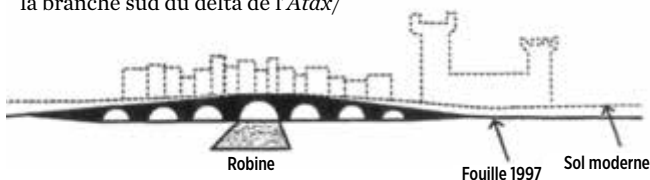
A Narbonne, la *Via Domitia* a fixé le *cardo*, l'axe nord-sud de la ville fondée par les Romains sur la rive gauche de l'*Atax*/Aude.

A l'entrée sud du *pons vetus*, la Domitienne se trouvait au centre d'une patte d'oie. La branche est, la voie des Etangs, menait jusqu'à l'anse des Galères où venaient accoster les navires de haute mer à qui leur très haut tirant d'eau interdisait de remonter l'Aude. La branche ouest, la voie d'Aquitaine, est bien connue grâce à l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Cette route reliait l'estuaire de l'Aude à l'estuaire de la Gironde par Carcassonne, Bram, Toulouse, Auch, Eauze et Bazas.

NARBONNE/NARBO

Le pont de Narbonne permettait à la Domitienne de franchir la branche sud du delta de l'*Atax*/

Pont de Narbonne, essai de restitution par Raymond Sabrié.



Le Vidourle à l'étiage avec ses nénuphars. La construction de ce pont qui s'est substitué à un gué prégallois paraît remonter à l'amorce du I^{er} siècle apr. J.-C., peut-être précisément à l'époque où l'empereur Auguste avait entrepris de réaménager la Via Domitia (2 et 1 av. J.-C.).

© Henry Ayglon



Le pont d'Ambrussum

Le franchissement d'un fleuve aussi caractériel que le Vidourle avait nécessité la conception d'un ouvrage largement dimensionné. En cas de débordement, il fallait non seulement enjamber le cours d'eau lui-même mais aussi traverser sans s'embourber les terres de la rive gauche qui servaient de bassin d'expansion pour l'étalement des crues d'équinoxe.

Des fouilles sur la rive gauche et des prospections géophysiques sur la rive droite ont permis de conclure que le pont d'Ambrussum, long de 180 mètres, comportait onze arches reposant sur dix piles et deux culées. Du côté de l'oppidum, la rampe d'accès était quasiment horizontale car le tablier de la culée occidentale venait à hauteur de la voie pavée qui conduit encore vers le cœur de la ville antique. L'arche 1 s'appuyait sur la culée et sur la pile a et l'arche 2 s'appuyait sur les piles a et b qui étaient directement ancrées, comme la culée, sur le socle rocheux du site d'Ambrussum. L'arche 3 repose sur la pile b et sur la pile c. Cette dernière est construite comme les piles d, e et f dans le lit même du Vidourle dont les sols sont plus fuyants. Les ingénieurs romains avaient donc arimé les quatre éléments porteurs (piles c, d, e, f) dans des coffrages en bois qui étaient fixés au fond du fleuve par des pieux profondément implantés.

La pile c émerge encore jusqu'à hauteur de la corniche en demi-rond qui souligne l'imposte de la voûte.

L'arche 4 a perduré jusqu'à ce que la vidourlade sauvage de septembre 1933 en descelle les pierres et les précipite dans le lit du fleuve. L'arche 5, récemment consolidée, demeure le dernier témoin de la splendeur passée du pont d'Ambrussum. Avec sa hauteur de 7 mètres par rapport à l'étiage, et son ouverture de 10 mètres, elle apparaît comme légèrement plus grande que ses collatérales disparues. Les piles d et e qui la supportent ont conservé leur avant-corps



triangulaire, tandis que les deux écoinçons sauvegardés sont percés chacun d'un dégorgeoir rectangulaire.

On remarque également les trois paires de corbeaux qui ont été utilisés pour recevoir les cintres de pose au moment de la construction de la voûte. L'extrados des voussoirs de cette arche offre deux profondes ornières parallèles qui confirment que le pont ne comportait qu'une seule voie et qu'il était impossible de s'y croiser. D'autre part, la présence de ces ornières implique que les chars ont continué à emprunter le pont bien après que l'on a cessé d'entretenir le pavage et la bande de roulement.

L'arche 6 existait encore au milieu du ^{xvii}^e siècle lorsque le savant avocat nîmois, Anne de Rulman, fit exécuter un dessin du pont. En basses eaux, on voit encore la base de la pile f. L'arche 7 reposait sur cette pile f et sur la pile g. Cette dernière ainsi que les piles h, i et j s'appuyaient sur la terrasse alluviale de la rive droite. La hauteur des arches 8, 9, 10 et 11 allait en décroissant pour offrir une rampe d'accès en plan incliné.

En 1983, une équipe d'archéologues dirigée par Jean-Claude Bessac et Jean-Luc Fiches a procédé au treuillage des éléments provenant de l'écroulement de l'arche 4. Ces moellons en grand appareil ont été empilés sur la rive gauche dans l'attente d'une hypothétique restitution de la voûte entre les piles c et d. On peut remarquer en particulier :

- les trous latéraux dans lesquels on introduisait la pince, dite de carrier, qui permettait de faire glisser le bloc jusqu'à l'emplacement prévu ;
- les mortaises latérales en queue d'aronde qui au moment de la pose recevaient des tenons en bois ou des scellements en plomb liant les pierres entre elles ;
- les trous percés au milieu de la face supérieure dans lesquels on introduisait la pince autoserrante de l'engin de manutention appelé la louve.

Ci-dessus

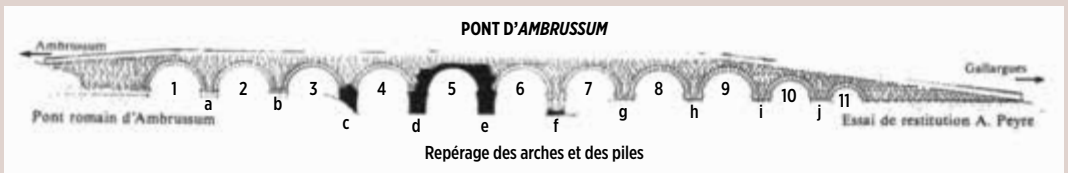
Le départ de la voûte de l'arche 4 avec la bande de roulement constituée par des galets noyés dans du mortier.

© Pierre-Albert Clément

À gauche, ci-dessus

Les blocs de grand appareil retirés du lit de la rivière : en attente d'être remis en place pour la restitution de l'arche 4.

© Pierre-Albert Clément





LE GUÉ DU RECLON

La Domitienne confondue avec la N 100 tire ensuite tout droit sur Notre-Dame-du-Pont, puis elle vient passer à l'Auberge neuve et à la Bégude. Elle reprend alors son tracé d'origine pour descendre franchir le Reculon grâce au seul gué aménagé d'époque romaine encore en place entre les Pyrénées et les Alpes. Situé à la limite de Lincel et de Saint-Michel-de-l'Observatoire, ce passage pavé facilitait la traversée d'un affluent du Lague. La construction de ce genre de chaussée avait pour but d'étaler en largeur le débit des petites rivières afin que les hommes, les bêtes et les chariots puissent aller et venir sans encombre en toute saison.



Les Romains avaient choisi de traverser le lit du Reculon en diagonale afin d'obtenir un déploiement des crues sur la plus grande superficie possible. Ils avaient construit un véritable barrage-voûte de 3,20 mètres de haut dont le profil convexe a permis au mur de soutènement de résister pendant près de deux millénaires à la pression de la terre et de l'eau.

Ci-dessus

Le chantier de fouilles avec l'équipe d'Alpes de Lumière.

© Alpes de Lumière

En haut

Le barrage-voûte du gué du Reculon.

© Alpes de Lumière

Du côté italien, le segment Suse-Turin long de L milles (72 kilomètres) canalisait le trafic en provenance des deux plus grandes voies romaines de la péninsule : d'une part l'itinéraire qui reliait Turin à Gênes, Pise et Rome (*Via Aurelia*) et d'autre part l'itinéraire de référence qui reliait Turin à Plaisance où divergeaient la *Via Postumia* allant à Vérone, Vicence et Aquilée et la *Via Aemilia* allant à Parme, Bologne et Rimini.

L'axe de traversée des Alpes par Suse et le Mont-Genèvre présentait une importance primordiale pour les Romains. Dans le traité d'alliance

passé vers 13 av. J.-C. entre Auguste et le roi Cottius, il était stipulé que ce dernier devrait financer des détachements armés qui protégeraient les usagers des attaques des brigands et qu'il devrait aussi faire entretenir, grâce à des corvées, la section de route allant d'*Eburodunum* à *Ocelum/Chiusa*, ville située à mi-chemin entre Suse et Turin.

Les travaux routiers gigantesques entrepris, deux mille ans après, dans la vallée supérieure de la Doire Ripaire, témoignent de l'actualité de cette liaison bimillénaire entre les deux sœurs latines, la France et l'Italie.



Suse, clocher roman de la cathédrale Saint-Just.
© Pierre-Albert Clément

L'autel à sacrifices de Suse

A une cinquantaine de mètres de l'arc d'Auguste, au sommet de l'acropole où était implanté l'oppidum préromain, on découvre le site le plus ésotérique de l'ancienne capitale des Alpes Cottiennes, la roccelle Coppelle, la roche aux Cupules. Cette table est creusée de petits bassins appelés, en France, les « écuellles des fées » et reliés entre eux par des rigoles.

Un autel de ce type existe aussi à Panoias au Portugal. Des inscriptions latines retrouvées sur le lieu même nous y donnent l'explication de sa fonction. Il s'agit de la pratique d'un culte chtonien, un culte de la terre survivant encore chez les Celtes. Un canal collecteur conduisait au pied de la roche le sang des victimes humaines immolées à la divinité.

A Suse, l'aspect mythique est confirmé par la proximité d'un bosquet de micocouliers, l'arbre sacré que les Italiens surnomment le *caccia diavolo*, l'arbre qui chasse le diable.

En France, dans le département du Gard, deux tables à sacrifices semblables ont été reconnues, l'une sur le site antique du Dugas à Saint-Ambroix, l'autre sur l'oppidum de Saint-Germain de Montaignu à Alès.



Suse, la roccelle Coppelle, ancienne table à sacrifices.
© Pierre-Albert Clément



Micocouliers aux abords de la roche aux Cupules. © Pierre-Albert Clément